

à votre compte l'augmentation de gages que j'avais résolu déjà de vous donner. Puisque c'était mon intention, il n'y a là que justice, et personne ne pourra y trouver à redire.

—Moi, je ne veux rien. Il faut songer à vous, et faire ce que je vous conseille.

—Non, je vous répète que ce ne serait pas honnête.

—Alors, puisque vous refusez, je vais vous faire une autre proposition. J'ai placé à la banque, depuis des années, le plus gros de mes gages et un petit héritage qui m'est venu de ma famille. Cela forme aujourd'hui quatre ou cinq cents dollars. Je les mets complètement à votre disposition. Cela pourra vous aider à vous créer de nouveau une position indépendante. Vous me les rendrez à votre convenance.

M. Evariste Leblanc écoutait, les yeux humides d'émotion. Il prit la main de Nanette :

—Ma bonne Nanette, dit-il, s'il y a quelque chose capable de me consoler dans mon infortune, c'est certainement l'offre que vous venez de me faire. Mais je ne puis l'accepter ; je ne veux pas abuser de votre bon cœur. Je vous remercie infiniment ; votre argent est à vous, prenez en bien soin ; vous voyez bien qu'il serait mal placé entre mes mains, puisque je ne sais même pas veiller au mien.

—Acceptez, je vous en prie. Si vous saviez combien vous me feriez plaisir.

—Non ; je ne puis.

—Alors, vous n'avez aucune considération pour moi.

—Nanette, c'est justement parce que j'ai pour vous une très grande considération que je dois refuser votre argent.

Malgré toutes ses prières, Nanette ne put faire revenir M. Leblanc sur sa résolution. Si elle avait osé, elle lui aurait parlé d'une manière plus explicite, elle lui aurait dévoilé ses sentiments à son égard ; mais après ce qu'il venait de lui dire au sujet de Céleste, elle n'en avait pas le courage. Elle laissa au temps le soin de lui procurer des circonstances plus favorables : ce qui, dans la tournure actuelle des événements, ne pouvait pas